

Contes vosgiens / par
Erckmann-Chatrian.. ; illustré
de 18 dessins par P.
Philippoteaux ; gravures par
C. Laplante

Erckmann-Chatrian. Auteur du texte. Contes vosgiens / par Erckmann-Chatrian. ; illustré de 18 dessins par P. Philippoteaux ; gravures par C. Laplante. 1878.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

CONTES VOSGIENS

ANNETTE ET JEAN-CLAUDE
LE RÉCIT DU PÈRE JÉRÔME
LE TROMPETTE DES HUSSARDS BLEUS
LE VIEUX TAILLEUR — GRETCHEN

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS PAR F. PHILIPPOTEAUX

ŒUVRES COMPLÈTES
ILLUSTRÉES

ROMANS
POPULAIRES

L'illustre
Docteur Mathéus
Hugues le Loup
Daniel Rock
Contes
des Bords du Rhin
L'ami Fritz
Confidences
d'un
Joueur de Clarinette
Maison forestière
Le Juif Polonais

SOUVENIRS
D'UN
CHEF DE CHANTIER

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE
RACONTÉE
PAR UN PAYSAN
1789 à 1815



ŒUVRES COMPLÈTES
ILLUSTRÉES

ROMANS
NATIONAUX

Le Conscrit
de 1813
Madame Thérèse
ou les
Volontaires de 92
L'Invasion
Waterloo
L'Homme du peuple
Le Blocus
La Guerre

CONTES ET ROMANS
ALSACIENS

Histoire
du Plébiscite
Histoire
d'un Sous-maître
Les Deux Frères
Brigadier Frédéric
Une Campagne
en Kabylie
Maître Gaspard Fix

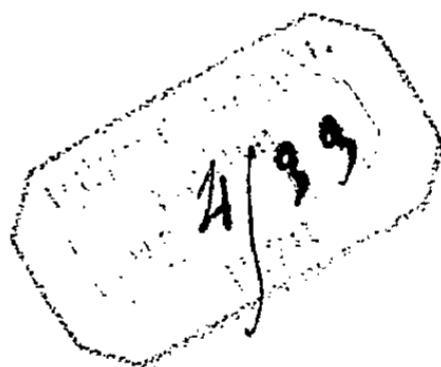
L'OUVRAGE COMPLET, PRIX : 4 FR. 30 C.

PARIS

J. HETZEL ET C^{ie}, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

CONTES VOSGIENS



4^e Y²
200

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ŒUVRE COMPLÈTE. — VOLUMES IN-18 A 3 FR.

L'AMI FRITZ, comédie en 3 actes, en prose, musique de HENRI MARÉCHAL.	1 vol.
CONTES VOSGIENS, 5 ^e édition	1 vol.
SOUVENIRS D'UN ANCIEN CHEF DE CHANTIER, 7 ^e édit.	1 vol.
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, 8 ^e édition	1 vol.
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, 6 ^e édition.	1 vol.
LES DEUX FRÈRES, 10 ^e édition	1 vol.
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, 9 ^e édition.	1 vol.
HISTOIRE DU PLÉBISCITE, 17 ^e édition	1 vol.
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, 6 ^e édition	1 vol.
LA MAISON FORESTIÈRE, 8 ^e édition.	1 vol.
MAITRE DANIEL ROCK, 5 ^e édition.	1 vol.
MAITRE GASPARD FIX, 6 ^e édition	1 vol.
CONTES POPULAIRES, 5 ^e édition.	1 vol.
CONTES DES BORDS DU RHIN, 4 ^e édition	1 vol.
CONTES DE LA MONTAGNE, 5 ^e édition.	1 vol.
CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, 6 ^e édition.	1 vol.
HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, 39 ^e édition.	1 vol.
L'INVASION, 17 ^e édition	1 vol.
MADAME THÉRÈSE, 26 ^e édition.	1 vol.
WATERLOO, 28 ^e édition.	1 vol.
LA GUERRE, 6 ^e édition.	1 vol.
LE BLOUS, 16 ^e édition	1 vol.
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE, 11 ^e édition.	1 vol.
HISTOIRE D'UN PAYSAN :	
1 ^{re} PARTIE. <i>Les États généraux</i> (1789), 21 ^e édition	1 vol.
2 ^e PARTIE. <i>La Patrie en danger</i> (1792), 14 ^e édition.	1 vol.
3 ^e PARTIE. <i>L'an I de la République</i> (1793), 11 ^e édition.	1 vol.
4 ^e PARTIE. <i>Le citoyen Bonaparte</i> (1794 à 1815), 10 ^e édition	1 vol.

LE JUIF POLONAIS, drame en 3 actes et 5 tableaux, avec airs notés.

1 vol. in-18. Prix. 1 fr. 50 c.

LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ. Prix 50 c.

CONTES VOSGIENS

ANNETTE
ET JEAN-CLAUDE

LE RÉCIT DU PÈRE JÉRÔME

LE TROMPETTE DES HUSSARDS BLEUS

LE VIEUX TAILLEUR

GRETCHEN

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 18 DESSINS PAR P. PHILIPPOTEAUX

GRAVURES PAR C. LAPLANTE



PARIS

J. HETZEL ET C^{ie}, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LE
RÉCIT DU PÈRE JÉRÔME

I

Vous savez, me dit le vieux bûcheron Jérôme Thiry, que notre vallée de la Meurthe est séparée de l'Alsace par la côte de Sainte-Marie, par le Climont, le Donon et d'autres cimes élevées, presque toutes couvertes de sapins.

C'est un pays escarpé, difficile; bien peu de gens en connaissent les routes et les sentiers.

Après la bataille de Reichshoffen, perdue par le maréchal de Mac-Mahon, aussitôt que les Allemands eurent commencé le siège de Strasbourg, ils gardèrent les débouchés de ces montagnes sur la plaine d'Alsace, à Benfeld, Obernay, Barr, à Molsheim, à Mutzig et Schirmeck, dans le Haut et le Bas-Rhin; leurs postes se composaient principalement de Badois, cavalerie et infanterie, que les paysans d'Alsace étaient forcés de nourrir à leurs dépens.

Si nous avions pu réunir assez de forces pour faire lever le siège, il aurait fallu d'abord bousculer ces détachements à la sortie des défilés, et les Allemands, quatre fois plus nombreux que nous, n'auraient pas manqué de renforts pour les soutenir. Mais dans notre situation il s'agissait plutôt de nous défendre, car dès les premiers jours du bombardement, les dragons badois poussaient des reconnaissances jusque dans la vallée de Celles.

Au début, après Reichshoffen, le gros de leur armée, marchant sur Paris, avait coupé la ligne du télégraphe à Raon-l'Étape, et poursuivi son chemin sans s'inquiéter provisoirement des Vosges.

Nous étions donc livrés à nos propres ressources, et enfermés dans nos montagnes,

sans autre communication avec la France que par Épinal à l'ouest, par la trouée de Belfort au midi.

Chez nous, à la Bourgonce, tous les soirs, lorsque les forêts se taisaient, nous entendions tonner le canon de Strasbourg; et ma femme, songeant à notre fils Coliche, engagé dans le 6^e cuirassiers, qui pouvait bien être resté à Reichshoffen, se mettait à sangloter au coin de l'âtre.

Je lui criais qu'elle était folle, que notre Coliche se portait bien, que j'avais fait aussi dans le temps la guerre en Afrique et vu bien des combats, sans perdre seulement un cheveu; que des espions prussiens répandaient de mauvais bruits pour nous faire perdre courage, etc.; mais tout cela ne m'empêchait d'être fort inquiet moi-même sur le sort du garçon et de notre fille Richarde, mariée avec Thomas Duhem, tisserand au Chèvrehof, de l'autre côté des montagnes.

Thomas Duhem est un homme vif, et ma fille Richarde n'a pas le caractère trop doux; la vue des Allemands, vivant chez eux à leurs crochets et leur respirant en quelque sorte l'air de la bouche, ne devait pas les amuser beaucoup, et nous savions déjà que les Prussiens avaient l'habitude de massacrer ceux qui leur faisaient la moindre résistance.

Vous comprenez donc mes inquiétudes; et d'être là, sans armes, sans chefs pour entreprendre quelque chose, sans nouvelle de mes enfants, cela m'agaçait; je me disais que tout valait mieux que de rester dans cet état.

On parlait de francs-tireurs réunis à Bruyères, Remiremont, et de mobiles de la Meur-

the et des Vosges en train de se former à Épinal, et malgré mes soixante ans, comme j'avais toujours bon pied et bon œil, l'idée me venait d'aller les rejoindre ; ce qui me retenait, c'était cette pauvre femme, qu'il aurait fallu laisser seule dans notre baraque.

Les mauvaises nouvelles se suivaient de jour en jour ; la *Gazette vosgienne* nous apprenait la capitulation de Sedan le 2 septembre, la proclamation de la République le 4, le départ de Crémieux pour organiser la défense nationale à Tours, l'occupation de Colmar par les Badois, leur arrivée à Mulhouse, ainsi de suite.

On aurait dit que le ciel tombait sur nous pour nous écraser.

La seule chose qui nous relevait un peu le cœur, c'était la proclamation de la République, mais on aurait voulu la voir arriver dans un autre moment ; elle était trop en danger, et les gueux qui nous avaient mis dans cette situation ne se souciaient pas alors de nous tirer d'affaire.

Vers ce temps, un matin, ayant rêvé toute la nuit à nos misères, je pris le parti d'aller voir ce que faisaient ma fille et mon gendre, avec les petits enfants, au Chèvrehof ; le meilleur moyen d'avoir de leurs nouvelles était encore d'aller en chercher soi-même.

Je le dis à ma femme, qui m'approuva tout de suite, me suppliant seulement de ne pas prendre avec moi mon fusil ; elle se mit en quelque sorte à mes genoux, pour m'en empêcher, craignant sans doute que l'idée ne me vînt en route d'aller rejoindre les francs-tireurs.

Il fallut consentir à ce qu'elle voulait, et le lendemain je partis avec mon bâton, vers trois heures du matin, avant le lever du soleil.

A cinq heures je tournais le dos à la Pierre-d'Appel, grimant à droite, sous bois, le sentier des Trois-Scieries, jusqu'au haut de la Holte ; comme les houlans ne faisaient que parcourir la vallée de Celles, de Schirmeck à Vexaincourt, par Raon-sur-Plaine, je ne tenais pas à suivre la route départementale, pour être arrêté ; j'aimai mieux grimper les ravins du Rabodeau.

Après les grandes averses du mois d'août, le temps s'était bien remis, le beau soleil d'automne brillait à travers les sapins, sur toutes les pentes ; mais la guerre avait arrêté le travail forestier, tout chômait dans la montagne ; on ne voyait que des troncs entassés autour des vieilles scieries de Brisegenoux, de Saint-Maurice, de Malfosse, et plus haut

jusqu'à celle de Coichot : rien ne marchait plus, on n'entendait plus le grincement des charrettes dans les ornières et le cri des voituriers : « Hue, Bruno !... » tapant sur leurs petits bœufs roux, pour conduire les planches et les madriers aux écluses.

On n'entendait que l'eau tomber dans les vanes et galoper en écumant sur les galets du Saint-Prayel ; c'était bien triste !

Je montais toujours, rêvant à ces choses, écoutant au loin si rien ne remuait, regardant à droite et à gauche avant de tourner un bouquet d'arbres, pour ne pas me trouver nez à nez avec quelque reconnaissance d'Allemands, qui sont les plus grands espions du monde.

Je me repensais mille fois de n'avoir pas emporté mon fusil, au lieu de cette grosse trique, qui ne pouvait me servir à rien dans une pareille rencontre. Mais les femmes sont obstinées ; la mienne me connaissait depuis trente ans, elle savait que la tentation de tirer aurait été trop forte si j'avais rencontré des houlans, et que j'aurais tout hasardé plutôt que de perdre l'occasion.

Enfin, après avoir laissé Celles, Vexaincourt et Luvigny à gauche, j'arrivai vers midi dans les sapinières du Donon, et une heure après j'étais en haut, parmi les grosses roches où les prêtres sauvages, à ce qu'on raconte, égorgeaient les prisonniers de guerre, avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est bien possible, mais les sauvages de nos jours n'ont plus besoin de prêtres pour égorger les prisonniers, ils les laissent mourir de froid, de faim et de misère !

En haut, je m'assis sur une de ces roches, au milieu des ronces où passait le vent, mon bâton entre les genoux, et je me mis à regarder l'Alsace par-dessus les cimes innombrables des sapins.

J'avais derrière moi la vallée de Celles, et en face, de l'autre côté du Rhin, la Forêt-Noire ; à gauche la Lorraine, avec ses étangs qui reluisaient au soleil, et à droite, par delà Schirmeck, où descend la Bruche, la crête du Climont et le plateau du Champ-de-Feu.

Je regardai longtemps, à travers le bleu du ciel, au bout de ces plaines sans bornes.

Ma vue n'était pas encore mauvaise ; mais de si haut et de si loin, il faut quelque temps pour se reconnaître.

Là-bas, dans la direction de Barr, au pied des montagnes, brûlait un village ; ce n'était qu'une étincelle qui brillait, puis semblait s'éteindre, comme il arrive dans tous les incendies.

Oui, ce village brûlait! Qu'est-ce que c'était? je ne l'ai jamais su!

Bien d'autres avaient brûlé avant, et d'autres brûleront après... Et les gens courront, ils crieront, les femmes et les enfants pleureront ensuite dans la misère, en se rappelant qu'ils avaient du bien, qu'ils étaient heureux, et puis que l'ennemi est venu, que tout s'est envolé en fumée, et qu'ils sont devenus pauvres, qu'ils ont faim...

C'est la guerre!

Ayant regardé ce spectacle tout pensif, je tournai la tête, cherchant des yeux Strasbourg, près du Rhin.

Il m'aurait été difficile de le découvrir, sans la fumée qui montait sur les décombres, et les éclairs du canon, qui de seconde en seconde s'étendaient autour sur la plaine.

Le bombardement durait depuis un mois jour et nuit, sans interruption. On n'entendait rien à cette hauteur, rien qu'un bourdonnement sourd dans les échos, vers Mutzig et Saverne. Sans doute alors quelque énorme bombe venait d'éclater; puis le vent dans les ronces effaçait tout, et ces grands bruits de là-bas se perdaient dans un souffle. Que l'homme est peu de chose!

Au bout d'un quart d'heure, ne voyant rien de plus, je cassai la croûte de pain que j'avais emportée pour mon déjeuner, je bus un bon coup de kirsch à ma gourde, et jetant un dernier regard sur la grande désolation de notre pauvre Alsace, je gagnai lentement, à travers les bruyères, la route de Framont à mi-côte, celle que nos anciens avaient si bien défendue en 1815 et qu'il nous fallait abandonner, faute de soldats.

Ces soldats étaient dans la poche de quelques braves gens, amis intimes de l'Empereur : ils les avaient peut-être déjà bus et mangés, en chantant ses louanges, et le pays, qui les avait payés durant vingt ans, ne les trouvait plus au moment du danger. Ils étaient digérés, avec les canons, les fusils et les munitions qui nous manquaient; et maintenant, le peuple, les bourgeois, qui payaient pour avoir une armée, devaient faire campagne eux-mêmes à la place des autres.

Voilà les hommes qui demandent à revenir, qui réclament un nouveau plébiscite, pour nous achever.

Cela ferait rire, si la honte d'entendre crier de pareils gens, de les voir outrager la nation, ne vous soulevait le cœur.

A Framont, je fis halte une minute à l'auberge de la *Grappe*, où j'appris du père Laurent, l'aubergiste, que les dragons badois ve-

naient souvent chez eux faire des réquisitions en vivres et fourrages, et qu'ils s'en retournaient à Mutzig, escortant les voitures qu'on était encore obligé de leur fournir.

« Quand tout n'est pas de première qualité, dit-il, les réquisitions se doublent le lendemain. »

L'indignation suffoquait ce pauvre vieux et sa femme; quelques habitants de l'endroit, qui se trouvaient à l'auberge, écoutaient, frémissants de colère; mais comme un seul coup de fusil sur les Badois aurait fait brûler le village, il fallait bien courber les épaules.

La mère Laurent m'avertit de ne pas passer par Schirmeck, où se trouvait un poste, et je gagnai Ober-Hazlach par la forêt, puis les ruines du Nideck, où commence la côte du Schnéeberg, presque aussi haute que celle du Donon.

C'est peut-être l'endroit le plus sauvage, le plus retiré de tous ces pays; le canon de Strasbourg, alors beaucoup plus proche, retentissait dans les gorges.

La femme et la fille du garde forestier qui demeurait près des ruines furent tout épouvantées de me voir.

« Mon Dieu, me dit la femme, en me reconnaissant, nous vous avons pris pour un Allemand. Où donc allez-vous, père Jérôme?

— Je vais voir mes enfants, au Chèvrehof; nous n'en avons plus de nouvelles, et par ce temps de malheur, cela nous inquiète.

— Ah! dit-elle, vous avez de la chance que les dragons badois ne vous aient pas rencontré; ils vous auraient attaché à la queue d'un cheval, comme ce pauvre Mathieu, de la scierie, qu'ils ont fait courir jusqu'à la mort.

— C'est bon, madame, ils ne me prendront pas, j'ouvrirai l'œil. »

Et m'étant assis un instant dans la petite maison forestière, je m'informai de ce que le garde était devenu; il était parti depuis la bataille de Reichshoffen, et ces bonnes gens savaient qu'on l'employait avec quelques autres au service des dépêches, du côté de Wesserling.

Cela me fit plaisir, et je partis de là vers cinq heures, pour grimper la terrible côte du Schnéeberg, où je n'arrivai qu'à la nuit close.

De la Schnéematt, on voyait le bombardement de Strasbourg comme peint en rouge au fond de la plaine; les obus montaient et descendaient autour en demi-cercle, et chaque coup tonnait dans les roches.

Mais à quoi bon parler de ces choses ? Tout le monde les a vues et se les rappelle.

Je poursuivis mon chemin par la sapinière, et vers neuf heures j'arrivais à Dabo, sous la roche de Saint-Léon.

Le pauvre village ne donnait pour ainsi dire pas signe de vie : toutes les baraques étaient fermées, et pas un chien n'aboyait ni de près ni de loin.

Mais, étant trop fatigué pour continuer ma route, je fis halte devant l'auberge d'Antoine Dielenschneider. Une lumière brillait par les fentes des volets ; on parlait à l'intérieur.

Au premier coup que je frappai, la lumière s'éteignit et tout se tut. On ne voulait pas m'entendre.

Je frappais, je frappais, criant :

« Antoine!... Antoine!... »

A la fin pourtant, l'aubergiste entr'ouvrit sa porte en bégayant : « Qui... qui... qui est-ce qui est là ? »

— C'est moi, Jérôme, de la Bourgonce...

— Ah ! ah ! c'est vous... Ah ! c'est différent... Entrez... entrez ! »

Il s'aplatit contre le mur pour me laisser passer ; puis, remettant la barre, il ralluma sa lampe, tout tremblant, dans la cuisine, et nous entrâmes ensemble dans la salle d'auberge, où rien ne bougeait.

Aussi quel ne fut pas mon étonnement de la voir pleine de monde, des messieurs et des dames, tous bons bourgeois de la plaine, accoudés autour des tables de sapin, me regardant, les yeux écarquillés, sans murmurer un mot.

Ils étaient venus se réfugier à Dabo depuis la bataille de Reichshoffen, attendant la fin de la guerre.

Aussitôt que je fus assis et que Dielenschneider eut expliqué qui j'étais, chacun me demanda des nouvelles.

Je leur dis que chez nous on n'avait pas encore vu d'Allemands ; que des francs-tireurs et des mobiles se réunissaient vers Épinal ; que les mobiles de Saint-Dié se trouvaient à Metz, ayant reçu l'ordre de partir au premier moment ; et que sauf quelques batteurs d'estrade des dragons badois établis à Schirmeck, qui poussaient leurs reconnaissances jusqu'à Raon-sur-Plaine, l'ennemi ne paraissait nulle part dans la vallée de la Meurthe ; que, du reste, les gardes nationaux les attendaient.

La mère Berbel, la femme de l'aubergiste, étant venue me servir du fromage et du vin, tout à coup ces gens, pendant que je mangeais, se mirent à raconter plusieurs ensem-

ble, comme des êtres heureux de pouvoir dire aussi quelque chose, qu'ils étaient arrivés de partout, après la bataille de Reichshoffen ; qu'une compagnie de francs-tireurs, des jeunes gens de bonne famille, étaient aussi venus pour défendre Dabo, mais qu'à la première nouvelle de l'approche des Allemands, une nuit, tous avaient pris leur volée dans la haute montagne, et que fort heureusement les Allemands n'avaient pas profité de leur retraite, ne voulant pas quitter la grande route, ni la ligne du chemin de fer ; qu'ils assiégeaient Phalsbourg, et autres choses semblables.

Je leur répondis que chez nous les francs-tireurs de la Meurthe et des Vosges ne suivraient pas l'exemple de ceux dont ils parlaient et qui peut-être, ne se voyant pas en nombre, avaient bien fait de se réunir aux nôtres, pour attendre l'ennemi. Et là-dessus je demandai à me coucher.

Antoine me conduisit dans sa grange, où je m'étendis sur une botte de paille, tous les lits de la maison étant occupés par ces étrangers.

Le lendemain, au petit jour, après avoir payé ma dépense, je descendis au Chèvrehof, sans rencontrer un seul Allemand.

Vous pensez bien que ma fille, mon gendre et les enfants furent étonnés de me voir, et que l'on s'embrassa de bon cœur.

Duhem était bien triste, l'ouvrage ne marchait plus, tout était hors de prix ; sans leur vache et leur champ de pommes de terre, entre les bois, au haut de la côte, on n'aurait pas su comment vivre.

Richarde tempêtait, serrant les poings et maudissant les Bavarois qu'elle avait vus passer par escadrons dans la vallée, avec leurs canons et leurs chevaux innombrables, sans s'arrêter, car ils criaient tous : « Parisse!... Parisse!... (1) » et n'avaient pas de temps à perdre ; sans cela, leur baraque et tout le pays auraient été pillés de fond en comble.

« Ah ! quand le bon Dieu nous laissera-t-il prendre notre revanche ? » disait-elle.

Duhem, tout pâle, se taisait ; s'il n'avait pas eu cette masse d'enfants, je suis sûr qu'il aurait tout quitté pour se joindre aux francs-tireurs.

Son indignation à lui venait surtout de ce que les Allemands, en passant, nous appelaient par moquerie :

« La grande nation ! »

Il me fallut rester là deux jours, tant j'étais

(1) « Paris!... Paris!... »

fatigué d'avoir grimpé durant treize lieues, toujours par des chemins de traverse.

Enfin, le troisième jour, de très-grand matin, ayant embrassé les enfants dans leur lit et serré la main du brave Duhem, je me remis en route, suivant à peu près le même chemin pour revenir à la Bourgonce. Entre six et sept heures du soir, je me retrouvais à Framont, à l'auberge de la *Grappe*, où je passai la nuit, et c'est là que j'ai vu les premiers Allemands revenir en déroute de Pierre-Percée.

Cette fois, leur reconnaissance n'avait pas complètement réussi, ils avaient rencontré des francs-tireurs et des mobiles, et cinq charrettes de blessés les suivaient.

On n'a jamais vu de gens plus furieux, plus indignés. Ils entraient dans les maisons, demandaient du linge, de l'eau-de-vie; ils hurlaient et menaçaient de tout brûler au moindre retard à les servir.

Par bonheur, l'officier qui s'élança dans notre salle, suivi de quelques hommes, me voyant là, tranquillement assis à table, en train de souper avec Laurent et sa femme, me prit pour un domestique de l'auberge. S'il avait su que je venais de la vallée de la Meurthe, il m'aurait bien sûr traité en espion : le temps de me conduire dans la rue, de m'appliquer contre le mur, et pan... mon voyage aurait été fini tout de suite.

C'était leur manière de vous juger, comme nous l'avons appris plus tard.

Après tout ce bruit, ils poursuivirent leur chemin vers Schirmeck; et moi, pensant d'après leurs menaces qu'ils ne tarderaient pas à revenir en force, j'allai me reposer quelques heures seulement et je repartis d'un bon pas, au clair de lune, pour ne pas me faire prendre à leur retour.

Je regagnai le haut du Donon, les trois scieries du Rabodeau, Étival, et vers neuf heures du matin je rentrais à la Bourgonce, dans ma baraque, où la moitié du village vint me demander des nouvelles de Richarde, de l'Alsace et surtout de la rencontre des francs-tireurs avec les Badois, aux environs de Celles; mais, n'ayant pas été témoin de l'affaire, je dis simplement ce que je savais : le passage des cinq voitures de blessés à Framont, et la fureur des Allemands, qui menaçaient de revenir bientôt.

Cette rencontre heureuse ranima le courage de bien des gens timides; le rapport en fut affiché dans toutes les communes, à la porte des mairies.

Le voici. Vous le lirez peut-être avec plaisir.

Rapport du capitaine de la compagnie des francs-tireurs de la Haute-Saône.

« Le jeudi 22 septembre, par ordre de M. le préfet des Vosges, la compagnie des francs-tireurs de la Haute-Saône est partie pour Rambervillers.

« A Girecourt, une dépêche du maire de Rambervillers, annonçant que les Prussiens étaient à Raon, décida la compagnie à se porter rapidement sur Raon-l'Étape, où elle arriva vers huit heures du matin. Le capitaine se mit tout de suite à la disposition du commandant de la garde mobile, M. Brisac.

« Il fut convenu que la compagnie, renforcée de la compagnie Marchal et de deux compagnies de la garde mobile, remonterait la route de Raon à Celles, jusqu'à l'ouverture de la vallée de Pierre-Percée, et suivrait cette vallée jusqu'à Pierre-Percée même, qu'elle occuperait s'il était possible.

« La compagnie arriva vers une heure à l'entrée de la vallée et attendit la compagnie Marchal et les deux compagnies de la garde mobile qui devaient opérer avec elle.

« La compagnie Marchal poussa une reconnaissance jusqu'à Celles, où elle s'arrêta.

« Vers une heure et demie, les deux compagnies de la garde mobile arrivèrent à la scierie de la Jus, au point de jonction des deux vallées, où elles firent halte, pour laisser reposer les hommes.

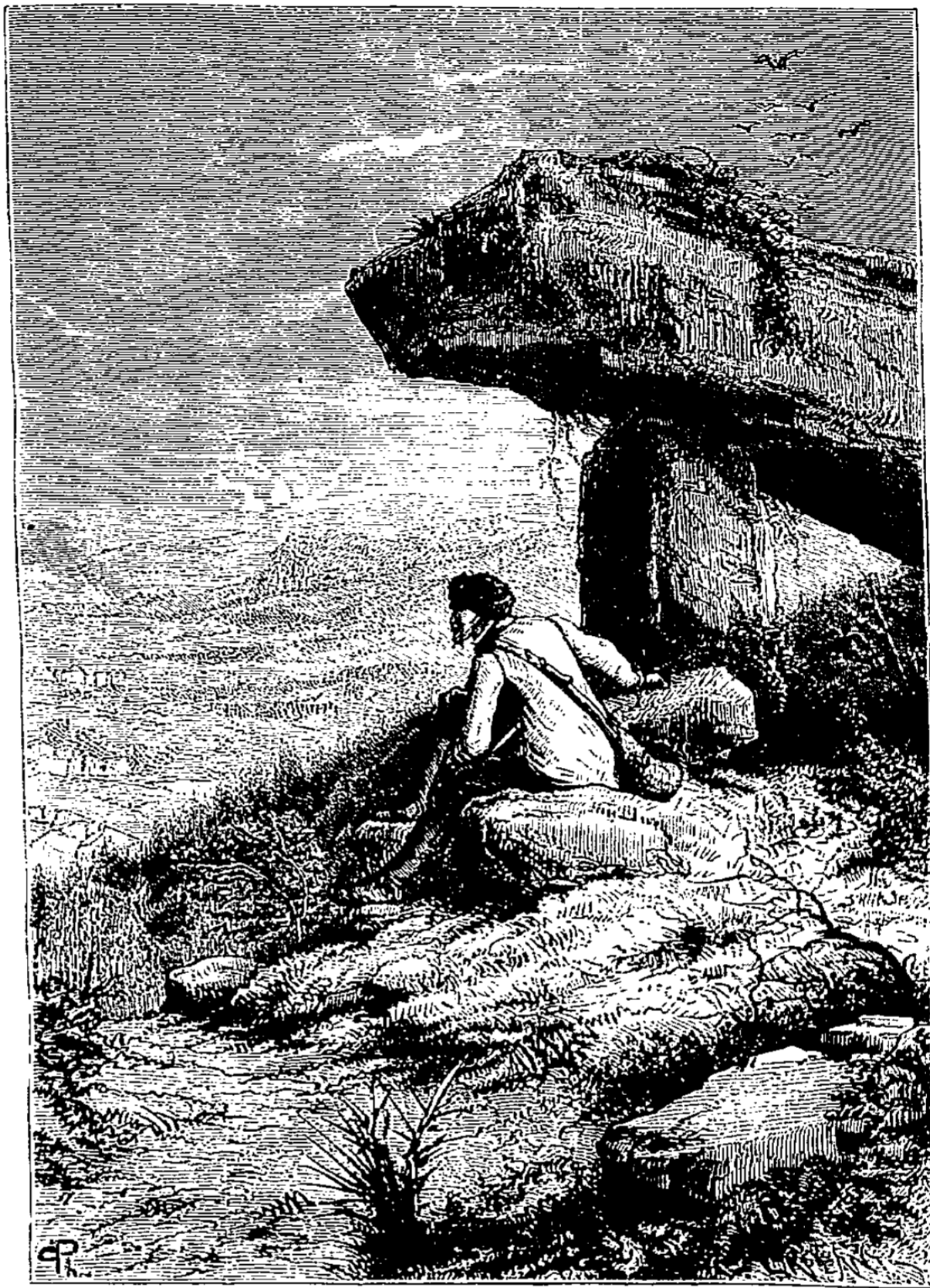
« Les francs-tireurs de la Haute-Saône occupaient le côté gauche de la vallée; la garde mobile faisait halte du côté droit, à l'entrée de la même vallée, un peu en retrait vers la scierie.

« A deux heures, des femmes arrivant par la route de Pierre-Percée annoncèrent par des cris que les Prussiens s'avançaient.

« A cette nouvelle, une vingtaine d'hommes de la compagnie des francs-tireurs de la Haute-Saône traversèrent la vallée au pas de course, pour aller prévenir la garde mobile de l'arrivée de l'ennemi. Trente hommes de la même compagnie se déployèrent en tirailleurs dans le bois où ils se trouvaient.

« Aussitôt prévenue, la garde mobile prit position dans les broussailles placées entre la ferme et la scierie; les deux côtés de la vallée se trouvaient protégés par ce double mouvement.

« A deux heures et demie, la tête de colonne prussienne ayant dépassé la ligne des tirailleurs, les francs-tireurs ouvrirent, à quatre-vingts mètres environ, un feu très-nourri, pendant vingt minutes, et qui continua, en



Et je me mis à regarder l'Alsace... (Page 36.)

se ralentissant, pendant trois quarts d'heure environ.

« La garde mobile, de son côté, répondit bravement au feu de l'ennemi.

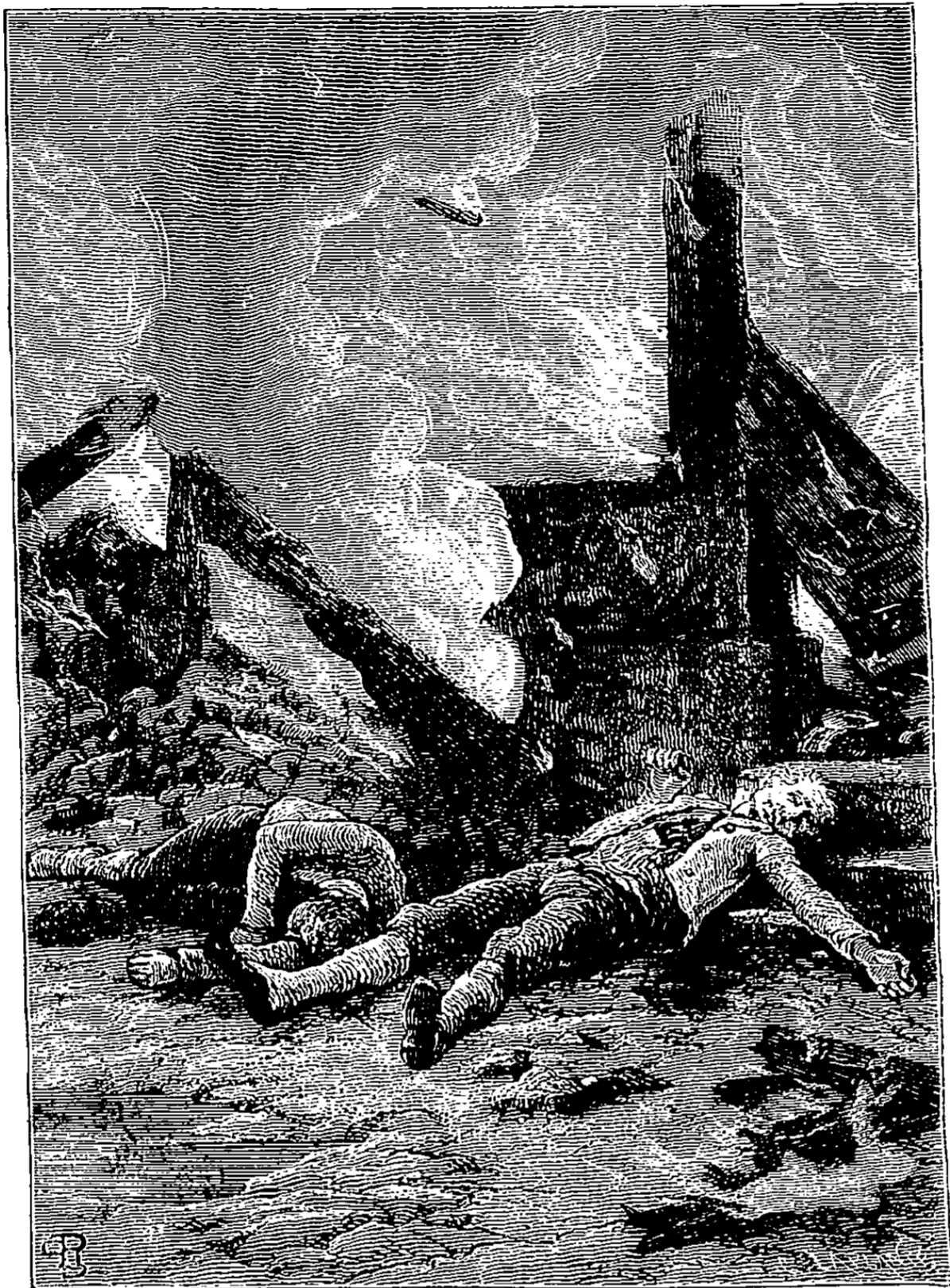
« Pendant la fusillade, une partie de la colonne prussienne essaya de tourner la position des francs-tireurs, pour leur couper la retraite ; en même temps, les flanqueurs ennemis arrivaient par le haut de la colline et auraient pris les francs-tireurs entre deux feux, s'ils ne s'étaient repliés de suite, ce qu'ils firent sans cesser le feu. Ils traversèrent ensuite la vallée, passèrent la rivière de la Plaine et prirent position dans un bois situé en face.

« Le lieutenant Godard, attaché à la compagnie comme officier du génie, et trois

francs-tireurs, n'avaient pas suivi le mouvement ; ils étaient restés au bord de la colline, dans la situation périlleuse que nous avions cherché à éviter.

« A ce moment, le jeune Ménard, Louis, de Gonhemont, traversa la prairie sous le feu et vint les avertir du danger. En revenant avec eux, toujours sous le feu de l'ennemi, il tua un officier monté, qui se trouvait arrêté auprès de la scierie, d'où il dirigeait le mouvement.

« Les Prussiens pénétrèrent dans la scierie et découvrirent dans une alcôve un blessé de la mobile, que notre chirurgien, le docteur Gauthier, venait de panser ; ils lui tirèrent deux coups de fusil et le jetèrent ensuite par la fenêtre, le laissant pour mort.



Le vieux fermier et son fils couchés devant leur baraque en flammes. (Page 43.)

« De l'autre côté de la vallée, les flanqueurs ennemis ouvrirent à travers le bois un feu très-vif sur le flanc de la garde mobile et des francs-tireurs qui l'accompagnaient.

« Une partie des gardes mobiles et les francs-tireurs se portèrent avec beaucoup d'entrain sur la lisière du bois et parvinrent rapidement à déloger les tirailleurs ennemis; c'est sur ce point que leur feu nous fit éprouver les pertes les plus sérieuses.

« Au même moment, la mort du commandant prussien tué par le jeune Ménard les décida à battre en retraite; le feu se ralentit, et l'ennemi remonta la vallée par laquelle il était venu, emportant ses morts et ses blessés, sauf un.

« Les forces prussiennes se composaient de

deux compagnies, que nous avons évaluées à quatre cent cinquante hommes environ et vingt-cinq cavaliers; elles étaient commandées par trois officiers montés.

« D'après les renseignements qui nous ont été transmis, les paysans des environs ont été requis de faire des fossés, où ont été enterrés quarante-sept hommes, dont deux officiers. Le corps du commandant a été enfermé dans un cercueil et expédié en Prusse. Enfin, un quatrième officier a été trouvé mort par un garde forestier.

« Les pertes de nos troupes se sont élevées, suivant le rapport ci-annexé du chirurgien des francs-tireurs, à deux gardes mobiles tués et trois blessés, dont l'un très-grièvement.

« La compagnie des francs-tireurs n'a pas éprouvé de pertes, grâce à la position avantageuse qu'elle occupait dans le bois.

« J'ai le plaisir de signaler la belle conduite du docteur Gauthier, qui a donné ses soins à plusieurs reprises, sous le feu ennemi, aux blessés de la garde mobile.

« J'ai lieu de me féliciter vivement qu'on ait attaché à ma compagnie M. Godard, lieutenant du génie, dont nous avons apprécié les bons conseils et le sang-froid au moment de l'action.

« Raon, le 26 septembre 1870.

« Signé : DE PERPIGNAN. »

On lisait encore cette affiche devant la mairie, quand Strasbourg, le 28 septembre, ouvrit ses portes aux Allemands.

La grande armée qui faisait le siège de la ville devint libre, et chacun pensa qu'elle ne tarderait pas à entrer dans les montagnes.

Tous les étrangers qui passaient à la Bourgonce, les jeunes gens échappés de l'Alsace, allant rejoindre Cambriels vers Langres et Épinal, disaient :

« Le chemin est ouvert; ce n'est pas trois bataillons de francs-tireurs et quelques mobiles réunis à Raon-l'Étape qui peuvent garder vos défilés; bientôt les Badois seront ici. »

Ils avaient raison; huit jours après, nous devions les voir bombarder nos baraques.

II

Mais, pour bien comprendre ce que je vais vous dire maintenant, il faut se représenter le pays entre Saint-Dié et Étival.

Lorsque vous descendez de Saint-Dié à Raon-l'Étape, en suivant l'ancienne route nationale ou le chemin de fer sur l'une ou l'autre rive de la Meurthe, en arrivant à la gare de Saint-Michel, vous apercevez un plateau qui s'étend à votre gauche; au-dessus de ce plateau se découvrent, parmi les vergers, trois ou quatre petits clochers, et plus loin la ligne des montagnes vers la France.

En avant de cette ligne s'avancent deux pitons exactement pareils et tout noirs de sapins: ce sont les Jumeaux.

Entre les deux cimes se développe une gorge; au fond de la gorge se trouvent: d'un côté, la Bourgonce, où je demeure, appuyée

contre le piton du sud, et de l'autre côté, la Salle, appuyée contre l'autre piton en face.

Les deux petits villages sont éloignés l'un de l'autre d'environ deux kilomètres, qui mesurent la largeur du vallon.

Là, vous êtes au milieu des bois; tout autour de vous s'élèvent en pentes les forêts de Saint-Michel, des Jumelles, etc.; jamais on n'aurait cru que la guerre viendrait chez nous.

En avant de la gorge se croisent deux chemins; l'un, d'Étival à la Bourgonce, entre sous bois et se rend à Bruyères; l'autre, de la gare de Saint-Michel à la Salle, conduit à Rambervillers.

A leur embranchement, sur le plateau des Jumeaux, se trouve Nompallice; le plateau, y compris ses pentes légères et ses ondulations, peut bien avoir de cinq à six kilomètres dans tous les sens; il est bordé d'autres petits villages, tels que les Feines, Brehimont, Biarville, Deyfosse, vers la ligne du chemin de fer; et de l'autre côté, Lehan, Saint-Remy, Saint-Odile, sur la lisière des forêts.

La route d'Étival à Nompallice traverse en ligne droite un petit renflement de terrain appelé la Mollière, qui domine tout le pays.

C'est là que les nôtres, arrivant, dans la nuit du 5 au 6 octobre, de Remiremont et de Bruyères, auraient dû se porter d'abord pour commander le champ de bataille; mais ils n'avaient pas assez de canons, je pense; et de jeunes troupes, des mobiles qui n'ont jamais manœuvré ni même fait l'exercice, pouvaient difficilement tenir en rase campagne.

Enfin, que ce soit pour ces raisons ou pour d'autres, notre petite armée se tint plus en arrière, près des montagnes; en reculant de quelques pas sous bois, son feu balayait la plaine à deux mille cinq cents mètres.

Mais vous verrez cela plus tard; j'ai voulu seulement vous donner une idée de la position.

Sept jours après la prise de Strasbourg, le 5 octobre au matin, Petit Genêt, le colporteur, arrivant la hotte au dos, s'arrêta quelques instants à l'auberge de la *Pomme du pin*, et dit à tous ceux qui voulaient l'entendre que les Badois, cavalerie, infanterie, artillerie, venaient de déboucher en deux colonnes, l'une par la vallée de Celles à Raon-l'Étape, l'autre par la vallée de Senones à Étival; qu'à Raon, ayant essuyé le feu d'une dizaine de vieux soldats embusqués près de la Trouche, ils avaient fusillé dans les rues, au hasard, tous ceux qui se rencontraient;

de sorte que dix-neuf honnêtes bourgeois, pères de famille, complètement étrangers à l'affaire, se trouvaient étendus sur le pavé; et que la colonne d'Étival, poursuivant quelques francs-tireurs en retraite sur Rambervillers, par les bois de la Haute-Sapinière, avait mis le feu dans les deux petites fermes de Pancrace et de la Chipotte, en massacrant les pauvres gens qui s'y trouvaient.

« Le vieux fermier de la Chipotte et son fils sont là, couchés devant leur baraque en flammes, disait-il; la grand'mère seule a échappé au carnage, s'étant sauvée sous bois; mais elle est comme folle. »

C'est ce que ce colporteur avait vu, caché dans un fourré voisin; et, les Badois à peine partis, il s'était dépêché de prendre la traverse, en allongeant le pas.

Figurez-vous l'épouvante des femmes et même d'un bon nombre d'autres, en apprenant que des barbares pareils se trouvaient à sept kilomètres de chez nous, et qu'ils ne pouvaient tarder à venir.

Moi, je ne pensais qu'à la vengeance; mais comme les traîtres ne manquaient pas au village, non plus qu'ailleurs, et qu'on pouvait être dénoncé pour avoir tiré sur les Prussiens, je me contentai provisoirement d'aller examiner moi-même aux environs ce qui se passait.

Je grimpai la côte des Jumelles dans les ronces, jusqu'au-dessus de Nompattize, pensant voir de loin quelques houlans sur la plaine, mais je n'en vis point.

Les Allemands étaient encore tous là-bas, et les mobiles de la Meurthe et des Vosges, avec quelques francs-tireurs, arrivaient seuls, en retraite, sans être poursuivis.

Un grand nombre occupaient déjà Brehimont, Biarville, la Vacherie, de ce côté-ci du chemin de fer.

Je descendis les voir. Ils s'établissaient par bandes dans les vergers, dans les jardinets autour des maisonnettes, posant leurs marmites dans les ruelles et faisant leur cuisine au milieu des femmes et des enfants qui venaient les regarder.

J'ai vu ça. C'étaient de braves garçons; les uns en grosse vareuse de laine brune et chapeau de feutre; les autres en blouse et casquette de toile, la musette aux provisions sur la hanche.

Ils ne demandaient rien pour rien, le préfet d'Épinal ayant d'ailleurs envoyé l'ordre à tous les maires de ne rien leur donner sans autorisation écrite.

Ils avaient tous la barbe longue d'un mois

et paraissaient bien résolus à nous défendre.

Leur air décidé me fit plaisir, cela me remonta le cœur.

Le soir, en rentrant à la maison, mon parti de soutenir les nôtres était arrêté; Catherine le devinait à ma figure; et, comme nous mangions notre lait caillé et nos pommes de terre, tout pensifs, elle se mit à me demander :

« Qu'est-ce qui se passe, Jérôme? »

— Oh! pas grand'chose; quelques francs-tireurs sont arrivés de Brehimont, à la Vacherie, près de la gare; ils se reposent dans les champs, ils l'ont bouillir leurs marmites.

— Oui, c'est bon; mais les Allemands arrivent d'Étival, derrière eux...

— Les Allemands!... Qu'est-ce que les Allemands auraient à gagner ici? S'ils vont quelque part, c'est à Saint-Dié, frapper des réquisitions. A Saint-Dié, c'est tous gens riches, bons bourgeois, rentiers, fabricants, commerçants, sans parler de l'évêché et du grand séminaire, où l'on ne souffre pas non plus de la disette. A la bonne heure, c'est là qu'on peut réquisitionner des cent et des mille; mais ici, à la Bourgonce, nous sommes tous maigres comme des râles... Qu'est-ce que ces Prussiens auraient à nous demander? »

Elle me regardait dans le blanc des yeux et ne paraissait pas beaucoup me croire.

« Oui! mais, fit-elle, Rosalie Bénard dit que les chemins de Remiremont et de Bruyères se croisent en avant du village, à Nompattize, et que si les Allemands veulent gagner Épinal, ils seront bien forcés de passer ici. »

Ce Bénard était du conseil municipal, et sa femme, la grande Rosalie, allait partout raconter comme une pie borgne ce qu'on délibérait à la mairie.

Cela me fâcha; je répondis à Catherine que si les Prussiens venaient, on s'arrangerait pour les bien recevoir, et qu'un vieux soldat, un ancien sergent, ne pourrait pas rester les bras croisés dans une occasion pareille, sans passer pour un vaurien.

Alors les cris commencèrent, mais je me levai, j'allumai ma pipe et je sortis.

Les femmes n'ont pas de raison; la mienne m'ennuyait depuis longtemps à force de veiller sur moi; si j'avais voulu l'écouter, j'aurais mis des gilets de flanelle en hiver, contre le rhume, et des bas de laine sous mes guêtres, dans mes sabots! Oui, elle m'ennuyait... Je sortis pour ne pas me fâcher.

La rue était pleine de monde, regardant au

loin monter la fumée derrière la Haute-Sapinière, où brûlaient les deux fermes. Et c'est là que je vis l'égoïsme et la bêtise des gens; les uns couraient, la pioche sur l'épaule, enterrer leurs deux liards; les autres joignaient les mains et disaient qu'il fallait se réunir à l'église et prier la sainte Vierge d'empêcher les Prussiens de venir!...

Je pourrais tous les nommer, mais j'aime mieux me taire, car des gens pareils sont la honte d'un pays. Et puis nous en avons vu bien d'autres, comme l'enlèvement de la caisse du 32^e de marche... Mais c'est assez sur ce chapitre.

Ah! quels tas de gueux et d'imbéciles on rencontre dans ce monde! Il faut de grandes occasions pour apprendre à les connaître; rien que d'y penser, cela fait frémir.

Ma femme vint aussi crier avec les autres, et je rentrai bien vite m'assurer qu'elle n'avait pas caché mon fusil; heureusement elle n'y avait pas encore pensé. Je le décrochai de dessus la porte, et j'allai le fourrer sous quelques bottes de paille dans la grange, derrière les poutres.

Catherine revint presque aussitôt, et, voyant que le fusil n'était plus à sa place, elle recommençait à crier, mais je lui dis :

« Écoute, si tu m'ennuies, je pars tout de suite me mettre avec les francs-tireurs de Colmar, à Brehimont, près de la gare, où les coups vont pleuvoir comme la grêle, et tu ne me verras plus jusqu'après l'affaire, si j'en reviens; ainsi, laisse-moi tranquille! »

Nous étions encore à nous disputer, quand tout à coup j'entends dehors une troupe défilér; je regarde, c'était un bataillon de mobiles arrivant de Bruyères; il allait en avant du village. La nuit était profonde; les officiers marchaient auprès de leurs hommes, en disant :

« Par ici!... par ici!... »

D'autres commandements s'entendaient au loin, sur le plateau de Nompatlize :

« Halte!... Front!... Sac à terre!... etc.

J'étais penché dans notre petite fenêtre et j'écoutais; Catherine ne disait plus rien.

Et toute cette nuit, jusqu'au matin, d'autres troupes, sortant de la forêt derrière nous, défilèrent par la Bourgonce et la Salle et prirent position de Saint-Remy à Nompatlize.

Je vous ai déjà dit que trois bataillons de mobiles de la Meurthe, un bataillon de mobiles des Vosges et quelques compagnies de francs-tireurs occupaient les hameaux entre le chemin de fer et la montagne; dans cette nuit arrivèrent un régiment de mobiles des

Deux-Sèvres, des compagnies de francs-tireurs de la Marche, du Rhône, et des Bretons; le 32^e de marche; enfin le 2^e bataillon de mobiles des Vosges, de Neufchâteau; il avait pris le chemin de fer jusqu'à Bruyères, et venait de Corcieux; en tout, huit mille hommes, avec quatre pièces de campagne, mais sans vivres, sans ambulances, accourant à la première nouvelle de l'entrée des Allemands dans la vallée de la Meurthe, et se portant, à mesure de leur arrivée, en avant des Jumeaux, pour défendre la route de Remiremont et d'Épinal.

Ces choses, nous les avons apprises plus tard, car alors une brume épaisse remplissait la gorge et s'étendait sur la plaine.

Je sortais de temps en temps jeter un coup d'œil aux environs; mais on ne voyait pas au bout de notre ruelle, et je rentrais fumer des pipes, rêver au coin de lâtre.

Ma femme n'avait pas voulu se coucher, elle dormait appuyée contre le lit; et, voyant cela, sur les sept heures, j'ôtai tout doucement mes sabots, je mis à la cuisine une bonne tranche de pain dans mon havre-sac, j'entrai dans la grange prendre mon fusil, et je partis au milieu du brouillard, suivant le chemin de Nompatlize.

Il faisait encore sombre à l'ombre des forêts.

Derrière la haie à gauche, sur les prés, les mobiles essayaient d'allumer leurs feux dans l'herbe humide; mais à peine, de loin en loin, quelques petites flammes perçaient la brume; et sur la côte, à main gauche, d'autres mobiles dormaient, tout trempés de rosée, étendus dans les pommes de terre.

Malgré cela, le soleil rouge montant sur les sapins de la côte d'Auremont, vers l'Alsace, de l'autre côté de la vallée, ne pouvait plus tarder à faire sa trouée, et l'on sentait d'avance que la journée serait chaude.

Rien, du reste, n'était changé; les petites maisons se suivaient à la file le long du chemin, les coqs chantaient comme à l'ordinaire; les cloches de Saint-Remy, de la Salle, etc., se répondaient, sonnait matines; jamais on ne se serait douté que bientôt le pays allait s'éveiller au bruit du canon.

Et comme j'allais ainsi, un roulement sourd de pas et de fourgons derrière moi me fit tourner la tête; le 32^e de marche, un général et un colonel en avant, arrivait par le brouillard, avec une pièce de huit et des fourgons de gargousses.

J'avais fait halte, et je le regardais défilér à droite, dans le chemin de la Void-de-Paru,

pour gagner le coin du bois des Jumelles.

Alors je fus tout réjoui, car, on a beau dire, les anciens soldats n'ont pleine confiance que dans les troupes régulières, c'est plus fort qu'eux : de voir des hommes emboîter le pas, le fusil à volonté sur l'épaule, cela fait du bien ; on se dit que des hommes pareils savent obéir au commandement, obliquer à droite, à gauche, en bataille, ajuster, et croiser la baïonnette.

Oui, je respirai plus à mon aise ; et vingt minutes après, entre les premières maisons de Nompatlize, ayant jeté les yeux vers les Jumelles, ce fut une véritable satisfaction pour moi de reconnaître que la pièce était déjà en position au coin du bois, et pointée sur le plateau de la Mollière, les fourgons abrités derrière, dans une tranchée couverte de broussailles, les hommes de soutien à distance à droite et à gauche, en tirailleurs sur les deux versants de la côte.

Ah ! si nos mobiles avaient bien connu leur affaire !... Mais il faut du temps pour apprendre à manœuvrer, et combien de ces jeunes gens n'avaient pas même été à la cible ! Tout le pays en fourmillait ; ils arrivaient par bandes de la gare, et je les entendais dire que là-bas les Allemands s'avançaient sur deux colonnes, le long de la Meurthe, pour tourner le pont de la Voivre ; mais que les francs-tireurs embusqués près du chemin de fer les empêchaient de passer.

Sans mépriser les francs-tireurs, qui se sont bravement comportés partout, j'aurais mieux aimé des soldats de ligne, avec une ou deux pièces de canon ; mais il faut se contenter de ce qu'on a ; nos quatre pièces étaient en position ailleurs, elles ont rendu de grands services, et nous n'avions pas trop de munitions pour les approvisionner.

Enfin, nous allions voir !

Tout en gagnant le haut du village, à travers la masse de gens qui se sauvaient, emportant les uns leurs meubles, les autres chassant leur bétail, d'autres appelant les enfants perdus dans la bagarre, j'entendais déjà quelques coups de fusil vers Saint-Michel ; sans doute quelques dragons ennemis venaient de paraître auprès du pont, et nos francs-tireurs les saluaient.

Il pouvait être alors huit heures et demie, et je me disais que la grande giboulée ne tarderait pas à venir.

J'avais, au bout de Nompatlize, mon cousin, le vieux charron Millerot, auquel je fournissais du bois de charonnage ; sa maison est la plus avancée vers la gare ; comme j'en-

trais chez lui, le pauvre vieux, entendant la fusillade, criait :

« Nous sommes perdus ! »

Et sa femme, la vieille Madeleine, toute perclue de rhumatismes, essayait de se sauver sur ses béquilles.

Je l'arrêtai dans la cour en lui disant :

« Où courez-vous, Madeleine ? »

— Ah ! laissez-moi... criait-elle ; laissez-moi... Que le Seigneur ait pitié de nous !...

— Tenez, lui dis-je en la prenant par le bras, entrez dans la cave, vous serez bien. »

Je l'aidai même à descendre, et j'allai prendre au hangar une botte de paille que je lui jetai en criant :

« Couchez-vous là-dessus, et ne craignez rien, il ne vous arrivera pas de mal. »

Après quoi je fermai la porte.

Le père Millerot me regardait faire sans rien dire, il murmurait je ne sais quoi.

Nous montâmes au premier ; les deux fenêtres du coin, en haut, donnaient l'une sur les Feines, et l'autre sur le plateau de la Mollière ; on voyait de là toute la plaine : les montagnes bleues du côté de l'Alsace, à perte de vue ; Étival au nord, Herbaville au sud, et toute la ligne du chemin de fer, comme tracée à l'encre devant soi.

Malheureusement, si la maison jouissait d'un beau coup d'œil, on la voyait aussi de loin, d'autant plus qu'elle venait d'être recrépie et blanchie à neuf, c'était la plus belle cible du pays ; Dieu sait les balles et les boulets qu'elle allait recevoir.

La première chose que je fis, ce fut de décrocher les fenêtres et les volets et d'aller les porter dans une chambre derrière.

Millerot, sa tête grise entre les mains et les coudes sur la table, ouvrait de grands yeux et soupirait :

« Oh ! oh ! quel malheur !... »

Il avait entraîné la moitié du village à voter pour le plébiscite, et voyait maintenant où cela nous avait conduits.

Les coups de fusil redoublaient à trois kilomètres en avant de nous, un peu sur la gauche ; les dragons badois voulaient tourner le pont ; les francs-tireurs de Colmar et de Neuilly tenaient ferme à la Vacherie ; je voyais la fumée de la fusillade monter sur les vergers, et dans ce moment même deux coups de canon tonnèrent du côté d'Étival.

Je courus à l'autre fenêtre : les Allemands, en masse, attaquaient Biarville, et, plus à gauche encore, un ou deux de leurs régiments défilaient, le fusil sur l'épaule, derrière la Mollière, pour attaquer Saint-Remy ; de l'en-

droit où j'étais, on voyait étinceler la frange de leurs baïonnettes derrière le plateau. La fusillade s'engageait aussi du côté de Saint-Remy, occupé par les mobiles des Deux-Sèvres; nous étions attaqués aux deux bouts de notre ligne et au centre.

A peine les coups de canon des Allemands avaient-ils tonné, que le nôtre, au coin du bois des Jumelles, leur répondait, puis les deux de la Bourgonce.

Ainsi commença la bataille, et dans tout Nompatlize ce ne fut qu'un cri :

« Les Prussiens arrivent!... »

En même temps, les portes, que les paysans avaient fermées à l'intérieur, étaient enfoncées à coups de crosse, et les mobiles envahissaient les maisons jusqu'au grenier, ouvrant le feu par les fenêtres et les lucarnes.

La chambre où nous étions, Millerot et moi, se remplit tellement de monde, qu'on se gênait les uns les autres pour tirer; cela fut même cause de la mort d'un certain nombre, qui ne purent s'éloigner à temps des fenêtres, après avoir fait feu, pour s'abriter derrière les murs.

Il faut aussi vous dire que plusieurs de ces jeunes mobiles ne savaient pas même épauler et qu'ils détournaient la tête avant de lâcher la détente. Un de leurs officiers s'en aperçut et donna l'ordre de former la chaîne, les bons tireurs en avant et les autres derrière pour charger; de sorte que le feu roulant commença dans les règles dès que les Allemands eurent dépassé Biarville, en face de nous, à mille mètres, et qu'ils se mirent en marche sur les Feines pour tourner le village.

Il pouvait être alors dix heures. La fusillade roulait; on se serait cru dans un moulin, et c'est dans cette demi-heure que notre maison fut tellement criblée de balles, qu'on ne mettrait pas la main au mur, du côté de Biarville, sans en couvrir trois ou quatre; on ne pouvait plus s'approcher d'une fenêtre sans risquer d'être tué sur-le-champ; deux ou trois fois, je sentis au milieu de la fumée celui qui me précédait s'affaisser contre moi; c'est à peine si je m'en apercevais, car dans des moments pareils on ne pense plus à rien: tout vous est égal, pourvu qu'on tue et qu'on se venge.

Enfin, en moins de vingt minutes, nous eûmes huit morts et dix-neuf blessés; notre maison seule faisait une ambulance. Mais cela ne nous empêcha pas de tenir là sous notre feu, à huit cents mètres, tout un bataillon des ces Allemands, sans lui permettre

de faire un pas en avant pour gagner les Feines.

Nous avons appris par la suite que nous leur avons tué un commandant, pas mal d'autres officiers et beaucoup de soldats; de sorte qu'en passant le lendemain devant notre baraque, le général en chef ne put s'empêcher de dire :

« Cette maison nous a coûté cher! »

Je vous raconte seulement ce que j'ai vu moi-même de notre côté; cela ne signifie pas qu'à l'autre bout de Nompatlize et dans les autres villages on n'ait pas fait son devoir. Non! Je suis sûr, quoique plusieurs aient prétendu que certains bataillons de mobiles n'avaient pas tenu assez ferme, je suis sûr que ces jeunes gens se sont aussi bien comportés qu'il était possible de l'espérer d'hommes qui n'avaient jamais été au feu.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il aurait fallu démolir la baraque du cousin Millerot, morceau par morceau, pour nous en chasser, si l'attaque des Allemands n'avait pas mieux réussi du côté d'Étival; c'est par là, en descendant de la Mollière, après avoir mis le feu dans dix ou douze maisons avec leurs obus, qu'ils sont entrés, remontant la rue au pas de course.

C'est alors aussi que notre officier nous commanda d'évacuer la maison, ce que nous fîmes en bon ordre, moi l'un des derniers.

Je me souviens que, trouvant le cousin Millerot assis en bas, sur la dernière marche de son escalier, parmi les morts et les blessés qu'on ne pouvait emporter et dont le sang coulait jusque dans la ruelle, je lui criai en passant :

« Cousin, éveillez-vous! Montez bien vite un drapeau blanc au bout d'une perche sur votre maison, si vous ne voulez pas être incendié; vous aurez une ambulance chez vous... mais il n'y a pas de temps à perdre. »

Et je sortis, suivant les autres sur la côte, où les tirailleurs du 32^e de marche, alignés dans les broussailles, continuaient la fusillade sans interruption.

C'est principalement sur eux que pleuvaient les obus des Badois; en grim pant là-haut, à chaque instant, à droite, à gauche du sentier, dans les ronces, quelques-uns éclataient, soulevant la terre et le sable; il en tombait aussi plus loin dans la forêt, hachant les arbres.

Notre pièce balayait toujours le plateau de la Mollière.

A mi-chemin, me retournant pour prendre haleine, je vis la moitié de Nompatlize en

flammes, et plus bas, dans les maisons de la grande rue, vers Étival, les Allemands en train de faire des prisonniers : tous les mobiles qui n'étaient pas sortis des maisons au moment de la retraite se trouvaient arrêtés, désarmés et mis en ligne pour aller à Brehimont, alors au pouvoir de l'ennemi.

Ceux qui ne marchaient pas tout de suite étaient fusillés sur la porte... C'est la guerre... Il n'y avait rien à dire!

Des masses de fumée montaient aussi sur la Bourgonce : le village brûlait ; nos deux canons en arrière répondaient à la batterie des Allemands, vers Étival.

Aux villages de la Salle, du Hau et de Saint-Remy, la fusillade pétillait, la fumée blanche de la poudre s'étendait sur toute la lisière des forêts, et les échos des Jumeaux répondaient à la canonnade.

En reprenant ma marche, je me rappelai Catherine ; cela me fit une terrible impression de la savoir là-bas dans notre village en feu ; mais je me dis qu'elle avait eu le bonheur de se sauver quelque part derrière les roches, et j'écartai de mon esprit cette idée, qui me brouillait la cervelle.

A peine en haut, derrière la ligne des tirailleurs, le clairon du 32^e de marche sonnait le ralliement ; deux compagnies se réunissaient en colonne d'attaque et descendaient à Nompattize, bousculant tout devant elles ; les Badois, surpris, abandonnaient en courant toute la partie haute du village ; malheureusement, les prisonniers étaient déjà partis pour Brehimont, sous escorte ; on ne put les délivrer.

Après cela, l'ennemi, resté maître des mesures du côté de la Mollière, se rallia et revint à la charge, appuyé par ses pièces de Biarville ; il fallut encore une fois tout abandonner.

D'instant en instant, les Badois recevaient des renforts en infanterie et en artillerie par le pont de la Voivre ; toute sa colonne de la rive droite passait sur la rive gauche ; ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres par ce moyen des Feines, après avoir délogé nos francs-tireurs de Saint-Michel, de Brehimont et de la Vacherie.

Ils recevaient aussi des secours par le pont d'Étival, ayant rappelé toutes leurs forces laissées à Raon-l'Étape pour garder le débouché de la vallée de Celles.

Contre le nombre toujours croissant, nos mobiles des Deux-Sèvres et les Bretons, après avoir tenu depuis le matin à Saint-Remy, venaient de se replier sur le petit village du Hau, et les Allemands, malgré leurs seize

pièces lourdes, contre nos quatre petites pièces de campagne, n'osaient plus attaquer ; leur général, de Degenfeld, voulait remettre la partie à deux ou trois jours, pour attendre toute l'armée de Werder, en route par la vallée de Barr. Un seul régiment de marche, quatre ou cinq mille mobiles qui voyaient le feu pour la première fois, et un millier de francs-tireurs accourus à la hâte, mal armés, mal équipés, sans vivres et presque sans munitions, lui paraissaient un trop grand obstacle au passage de son corps d'armée, de ses trois batteries, dont une de douze, et de ses dragons ; il voulait attendre trente mille hommes de renfort !.... C'est lui-même qui l'a dit ; chacun peut le lire dans le rapport du grand état-major prussien.

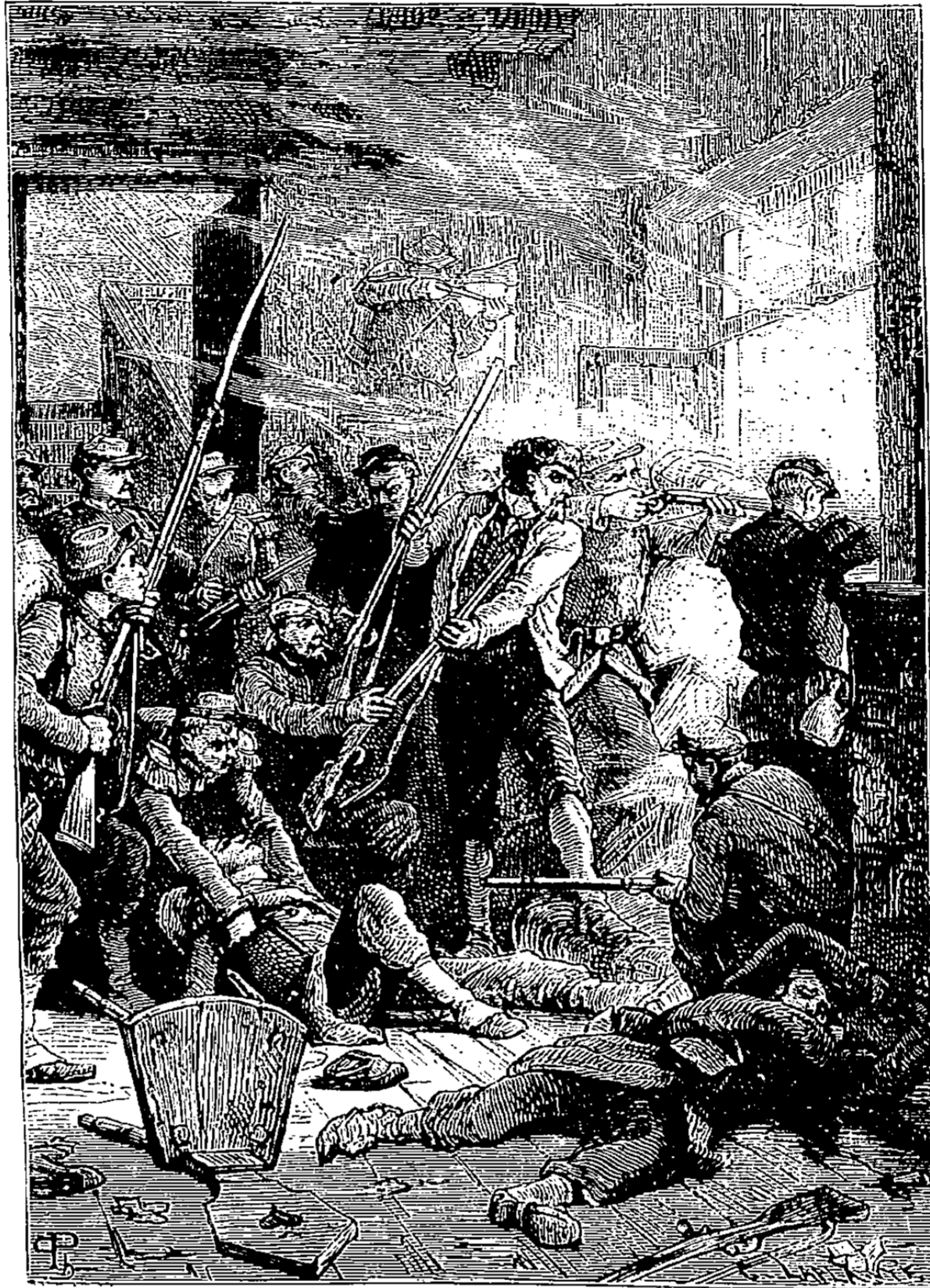
Voilà pourquoi, vers deux heures, les Badois se retirèrent des points les plus avancés qu'ils occupaient et se formèrent en ligne sur le plateau de la Mollière ; le feu se ralentit et cessa des deux côtés ; les Allemands ne demandaient qu'à se retirer provisoirement pour revenir à six contre un, selon leur habitude.

Mais le général Dupré comprit très-bien ce que signifiait ce mouvement de retraite, et, comme il n'avait à compter, lui, sur aucun renfort, après avoir réuni ses quatre pièces à la Bourgonce, en face des Allemands en bataille, au bout d'une demi-heure environ, il ordonna l'attaque générale par les Basses-Pierres à gauche et le bois des Jumelles à droite.

J'avais gardé le fusil d'un mobile blessé au commencement de la bataille, dans la maison du cousin Millerot ; je reçus des cartouches avant l'attaque, et je partis avec les tirailleurs du 32^e en avant du bois ; mais il nous fut impossible de dépasser les Bruyères, parce que Nompattize et les Feines étant restés au pouvoir de l'ennemi, nous étions pris entre deux feux.

C'est là que fut tué le colonel du régiment de marche ; il parcourait sans cesse au galop notre ligne de tirailleurs pour encourager les hommes, et tomba de cheval à quelques pas de moi. C'était un brave soldat !

Du côté des Basses-Pierres, l'attaque réussit mieux d'abord : les mobiles des Deux-Sèvres repoussèrent les Allemands de Saint-Remy et du Hau ; mais Étival leur envoya de nouveau du renfort : un bataillon de grenadiers, avec un escadron de dragons, arrivant à marche forcée de Raon-l'Étape, parut vers trois heures et rétablit le combat ; ils passèrent le ruisseau de la Valdange ; les nôtres tenaient comme des clous à la Salle ; mais toute l'aile



Les bons tireurs en avant .. [Page 46.]

droite des Allemands se repliant alors sur eux, il fallut abandonner les villages là-bas et se retirer en forêt, où la fusillade continua longtemps; quelques gardes nationaux de Rambervillers, de Saint-Benoît et de Jean-Menil étaient arrivés pour soutenir la retraite.

Cette partie du champ de bataille enlevée, l'ennemi se porta sur la Folie, en avant de la Bourgonce; en même temps, toutes ses troupes arrivées par le pont de la Voivre foncèrent sur nous, et, voyant que nous risquions d'être entourés, nous commençâmes aussi lentement à nous retirer sous bois, en nous retournant à chaque arbre jusqu'au haut de la côte, pour continuer le feu.

Les canons et les fourgons de la Bourgonce

étaient déjà partis du côté de Bruyères; c'est aussi le chemin que nous prîmes; les Allemands n'eurent pas envie de nous poursuivre, ils en avaient assez! On avait fait quelques tranchées et des abatis sur la route, mais ils ne vinrent pas les attaquer.

Ainsi finit le combat de Nompallice, vers quatre heures du soir; il avait duré sept heures.

Quelques francs-tireurs bretons et des mobiles des Deux-Sèvres, retirés au mont Repos, tirèrent encore deux ou trois jours contre des partis allemands qui voulaient les déloger; puis ils allèrent rejoindre Cambricls, vers Épinal.

Quant à moi, voyant l'affaire terminée, et pensant bien que, si je retournais au village,



La pauvre vieille tomba dans mes bras. (Page 49.)

je serais pris et fusillé tout de suite, malgré mon grand désir de savoir ce qu'était devenue Catherine, à 2 kilomètres plus loin, je quittai les tirailleurs du 32^e de marche, en leur souhaitant bonne chance, et je pris à gauche un sentier dans la forêt de Mortagne, qui me conduisit chez Nicolas Houlotte, le charbonnier, un de mes vieux camarades.

Tout en grim pant, je cassai la croûte de pain que j'avais emportée le matin et je la mangeai de bon appétit, n'ayant rien mis sous la dent depuis la veille au soir.

Au bout d'une heure de marche, tous les bruits s'éloignaient; l'idée de Catherine me revenait; je me reprochais presque ce que j'avais fait, me représentant la pauvre femme dans les décombres... qu'est-ce que je sais?...

des idées noires comme la nuit qui venait. Et sur les sept heures, arrivant à la porte de Nicolas, avant d'entrer, je me penche dans la petite fenêtre, et qu'est-ce que je vois? Catherine, à côté de la lampe, qui pleurait, le tablier sur les yeux, auprès de Houlotte, de sa femme et de leurs deux filles, aussi fort tristes.

Je toque à la vitre; ils regardent tous, la bouche ouverte, et moi, je crie :

« Hé! Houlotte... bonsoir! »

Aussitôt, Catherine se lève; je pousse la porte, et la pauvre vieille tombe dans mes bras en criant :

« Jérôme... Jérôme... ah! Seigneur Dieu, c'est toi! »

Que voulez-vous? Je pleurais aussi de la voir si contente.

Elle s'était sauvée aux premiers obus tombant sur la Bourgonce, et elle avait couru chez mon vieux camarade.

Nous restâmes là-haut huit jours.

Houlotte, chaque matin, allait voir ce qui se passait au village; la baraque, à ce qu'il nous dit, était presque entière, au milieu des autres, brûlées de fond en comble; elle avait bien reçu quelques atouts: le toit pendait à l'intérieur; mais on pouvait tout relever avec un peu de travail: c'est ce que Nicolas

nous assura, et, à la fin, il vint tout joyeux nous annoncer que les Allemands étaient partis.

Nous retournâmes donc chez nous remettre les tuiles et les bardeaux qui manquaient.

Alors, tout le 14^e corps d'armée allemand avait passé nos montagnes, marchant sur Épinal. Vous connaissez la belle défense de Rambervillers; mais cela n'entre pas dans mon histoire; j'ai fini tout ce que j'avais à vous dire.

FIN DU RÉCIT DU PÈRE JÉRÔME.